

Objet d'étude : La poésie du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle : Du romantisme au surréalisme

Séquence n°5 incluse

Titre : Exploration dans les territoires du dedans d' « une âme », ou l'insensé lecteur qui « crois que je (Hugo) ne suis pas toi (lecteur) »

Problématique : comment le poète rend-il touchante et donc universelle une situation toute personnelle et profondément intime ?

Correction des escales

Objectif : regrouper ses impressions de lecture pour dégager les grands aspects de l'œuvre et ses enjeux

Questions « sujet lecteur »

I. Préface et projets du poète :

- 1) Lis l'extrait de la Préface des contemplations, p. 10-11 : Quelles sont les deux caractéristiques spécifiques mais aussi paradoxales du projet que fixe Victor Hugo pour la rédaction de son recueil ?

Ou

- 2) A quoi doit s'attendre le lecteur à travers le projet d'écriture que fixe l'auteur du recueil ? Justifiez par des champs lexicaux, des figures de style analysées ainsi qu'à travers le choix des déterminants utilisés par l'auteur.

- Le **caractère autobiographique du projet** : il définit lui-même son œuvre comme les « Mémoires d'une âme », le terme « mémoires » renvoyant à l'autobiographie. Par l'accumulation des lignes 3 à 6, Hugo résume tout ce que contient le livre et parle bien de « souvenirs », « revenus ou rappelés ». Il résume le contenu par ce raccourci : « C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ». Ainsi les mots « vie », « existence », « destinée », « souvenirs », « réalités », « impressions » **renvoient au genre de l'autobiographie.**
- **Paradoxalement, si l'autobiographie est une écriture personnelle, l'auteur utilise des déterminants indéfinis** avec « une âme », « une conscience », « un esprit », « une destinée » ainsi qu'une expression à **valeur généralisante** « l'existence humaine », **qui donnent un caractère anonyme ou plutôt universel à son vécu personnel.**

La fin de l'extrait explicite la pensée de Victor Hugo avec le chiasme « ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne », la métaphore du « miroir » et surtout la phrase restée célèbre : « quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. »

L'écriture lyrique n'est pas perçue comme un repli sur soi, comme une forme d'« égotisme » pour reprendre l'expression de Stendhal, mais au contraire comme une façon de témoigner des vicissitudes de l'existence humaine. Le lecteur est invité à se reconnaître dans le poète et à voir dans les douleurs de celui-ci le reflet de ses propres souffrances.

II. Dire la souffrance

Corpus : Dire la souffrance

- 4 septembre 1843
- Oh ! je fus comme fou dans le premier moment...

- Veni, vidi, vixi
- Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne

3) A quoi correspondent les dates titres des poèmes ?

- Il s'agit de **références autobiographiques multiples**.
 - ✓ Le 15 février 1843 fait allusion au mariage de Léopoldine avec Charles Vacquerie
 - ✓ Le 4 septembre fait référence à leur mort accidentelle par noyade. La principale étant bien sûr la mort accidentelle par noyade de Léopoldine et Charles Vacquerie à Villequier, dans la Seine, le 4 septembre 1843, quelques mois après leur mariage à Paris (15 février 1843).

Le poète était sur le chemin du retour après un voyage en Espagne avec sa maîtresse, Juliette Drouet, et n'apprit la nouvelle que le 9 septembre par un journal.

4) Quels sentiments distincts envahissent le poète ? Identifiez-les.

- La souffrance
- Le désespoir

Comment l'auteur traduit-il la force de sa souffrance dans ces 4 poèmes ? Relevez les procédés exploités et justifiez.

A. Dans les 4 poèmes : Le recourt au registre tragique apparaît de différentes manières. On relève entre autres :

- le **silence** du poète qui devient muet tant il souffre ; - **la solitude d'un père** qui a perdu sa fille (voir Demain, dès l'aube...);
- la souffrance qui peut **aller jusqu'à la déraison** : Léopoldine manque tant à son père qu'il croit la voir et l'entendre partout (voir Oh ! je fus comme fou...);
- **l'envie de mourir chez le père malheureux.**

La dimension tragique, fort compréhensible, se traduit donc **par un lexique, des tournures de phrase et une ponctuation (l'exclamation, par exemple) ; elle justifie le silence de l'homme de lettres.**

Spécificité du Poème III : 4 septembre 1843

- **L'usage de la ponctuation :**
 - ✓ **Les points de suspension matérialisent le choc de la mort de Léopoldine que nul mot ne peut décrire** à part des signes de ponctuation **comme unité minimale**. L'aphasie qui s'ensuit durera trois ans. « 4 septembre 1843 » est un poème paradoxal car s'il comporte un titre et est inséré dans un recueil poétique, il ne contient pas de texte. Mais il **s'agit néanmoins d'un langage qui matérialise l'indicible**.
 - ✓ L'utilisation de la ponctuation pour signifier le deuil sera aussi le fait de Mallarmé. **On peut alors parler de poème graphique**. Hugo et Mallarmé privilégient les **procédés typographiques pour dire le deuil** ; ceux-ci permettent en effet de sortir du langage, qui ne permet pas de dire l'étendue de leur douleur, mais également d'y **rester pour éviter de perdre tout contact avec le réel et ce qui est leur nouvelle raison de vivre : la poésie**.
 - ✓ En **osant un poème vide de vers**, Hugo montre à quel point l'accident survenu ce jour-là constitue une catastrophe dans sa vie.

- ✓ On notera qu'il ne s'agit pas d'un poème à part entière, mais du pendant de l'évocation du mariage. Cette juxtaposition témoigne de l'absurdité de l'événement, qui n'a pas laissé aux jeunes mariés le temps de vivre leur union.
- Le **registre tragique** apparaît dans ces quatre poèmes de différentes manières. On relève entre autres : – le silence du poète qui devient muet tant il souffre.

B. L'expression de son désespoir conduit Victor Hugo à utiliser différents moyens. On peut noter entre autres :

- L'exagération ou l'hyperbole qui se manifestent notamment par la référence à la folie
- Des formes d'insistance comme la répétition (v. 4 dans Oh ! je fus comme fou...)
- Le recours aux exclamatives
- L'enfermement dans la tristesse qui passe par l'omniprésence du thème de la mort...

III. Dire le souvenir/ Rendre hommage

Corpus :

- Poème VI
- Poème VII
- Poème VIII
- Poème X

Consigne : Réaliser un collage à la Prévert non figuratif à partir de ces trois poèmes faisant ressurgir les temps du souvenir d'Hugo pour sa fille décédée et son autre fille. Vous pouvez insérer des mots, des citations, exploiter différents matériaux (tissu, tulle, peinture à l'aquarelle, à la gouache, photos de magazines, dessins, cartons...). Votre collage devra susciter les émotions que suscitent les poèmes. Vous devez laisser parler vos émotions. Les trois poèmes peuvent être représentés sur trois parties de votre feuille, ou être liés, à vous de voir et d'être capables de justifier les réseaux de sens.

Votre collage devra mettre en lumière le portrait de jeune femme perçue à travers le regard de son père, l'autoportrait d'Hugo au cœur de son texte et la nature et les fonctions de la relation père-fille. Tous les choix opérés du collage devront être justifiés par un CDPI.

Poème VI :

- Victor Hugo décrit sa fille Léopoldine « dans son âge enfantin » (v. 1). Pour souligner sa **vivacité de petite fille espiègle**, il utilise une accumulation de **verbes d'action** : « prenait ma plume » (v. 5), « ouvrait mes livres » (v. 5), « s'asseyait/Sur mon lit » (v. 5-6), « dérangeait mes papiers » (v. 6). Ces verbes montrent **l'enfant en mouvement et lui donnent vie**. L'utilisation de l'**imparfait** marque le caractère **rituel de ce jeu**. On peut joindre à ces verbes « quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée » (v. 11) et la « page blanche entre ses mains froissée » (v. 12). Au vers 4, Hugo rapporte une parole de l'enfant : « Bonjour, mon petit père », au discours direct, phrase répétée chaque matin, comme le soulignent les imparfaits : « elle entra et disait » (v. 4). Cette petite phrase, dans **sa fraîcheur et sa naïveté, en dit long sur le caractère affectueux de Léopoldine, sa spontanéité et son attachement à son père**. Le choix du discours direct apporte de l'actualité à ces souvenirs lointains, de la présence. La phrase semble résonner dans la mémoire du poète avec les accents de la vie. Au vers 7, l'auteur **compare sa fille à « un oiseau qui passe »**. **L'oiseau, motif récurrent dans la poésie hugolienne, a une valeur symbolique : image de la liberté, de la légèreté, de la beauté, par son plumage et son chant, il représente aussi l'innocence, l'insouciance, peut-être aussi, en filigrane, la fragilité**. La comparaison convient donc particulièrement à la petite Léopoldine.

Les vers 14 à 16 livrent le **portrait de Léopoldine** apparemment sous les traits d'une jeune fille plutôt que sous les traits d'une toute petite fille. Elle apparaît alors comme **calme et réfléchi** : « c'était un esprit avant d'être une femme » (v. 15). Elle a les mêmes valeurs que son père : « Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts » (v. 14). On voit l'**importance accordée à la piété religieuse et l'amour de la nature, prolongement de la piété**, puisque la nature est considérée **comme une création divine**. Enfin, l'auteur souligne **la bonté de sa fille**, « la clarté de son âme » (v. 16), **qualité cohérente par rapport à son amour de Dieu et de la nature**.

- L'autoportrait de l'écrivain À travers le portrait de Léopoldine, Hugo médite aussi sur son travail d'écrivain. En effet, **vie familiale et écriture vont de pair. La visite matinale de l'enfant est ce qui donne au poète la force et l'inspiration**. C'est dans les pages qu'elle a froissées, où il peut rencontrer un petit dessin qu'elle a tracé, une « arabesque », qu'il trouve le chemin de la création : « où venaient [ses] plus doux vers » (v. 13). Ainsi, la fameuse « page blanche » (v. 12), tant redoutée de l'écrivain, **prend vie et enclenche l'écriture**, « je ne sais comment » (v. 13), dit Hugo, comme par miracle. La vie familiale est le moteur de l'écrivain, comme le montrent les vers 18 à 22. La **description insiste sur l'unité de la famille qui se resserre autour du père, lors de soirées au coin du feu** : « Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère/Tout près, quelques amis causant au coin du feu ! » (v. 20-21) L'émotion affleure à l'évocation de ce tableau familial, visible par l'interjection « Oh ! » (v. 18), les points d'exclamation, les adjectifs « radieux et charmants » (v. 18) et l'adjectif « content » (v. 22). Le vers 23 marque une rupture. La réalité brutale fait irruption dans l'évocation du bonheur passé : « Et dire qu'elle est morte ! hélas ! que Dieu m'assiste ! » (v. 23). Seul vers triste dans ce poème nostalgique, il porte en lui toute la charge émotionnelle du texte : trois points d'exclamation, une interjection au milieu de l'alexandrin, très accentuée, une prière à Dieu, et ce mot brutal : « elle est morte » (v. 23), « morte » en fin d'hémistiche donc résonnant très fort. Le poète reprend, après ce soupir de douleur, son voyage dans les souvenirs. **Le texte évoque alors le lien très fort, voire fusionnel, qui l'unissait à sa fille, vers 24 à 26. La symbiose entre les deux êtres apparaît dans la formule en parallélisme du vers 24** : « Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste », avec les deux adjectifs qui se font écho, « gai » et « triste ». **Même unité d'état d'âme avec les termes « morne » (v. 25) pour le père et « ombre » (v. 26) pour la fille.**

Poème VII :

- Dans *Pauca meæ*, Victor Hugo tient à montrer l'importance que revêt pour lui sa fille Léopoldine. Il **lui arrive de la comparer à un astre**, il raconte à quel point, **en étant avec ses enfants, il accède à une sorte de paradis**. Ici, elle est l'« étoile du matin ». Dans le début du poème, il essaye de montrer la parfaite complémentarité du père et de la fille : si la fille est l'herbe, alors « odorante », c'est-à-dire **une jeune pousse, pleine de fraîcheur, le père est l'arbre, très imposant, très vert. Le recours à la métaphore naturelle permet au poète de mieux faire comprendre l'intensité de sa relation à Léopoldine, et ce qu'elle a aussi de naturel, justement. Du cas particulier des Hugo, on passe en quelque sorte à une définition universelle de la relation père-fille.**
- **Il l'éduque**, lui apprend la vie et l'aide à se construire. Il lui révèle la nature, lui parle des « splendeurs du ciel » : **il l'aide à grandir parce qu'elle l'aide à vivre.**
- La quatrième strophe montre **tout le pouvoir de Léopoldine sur son père** : elle est capable de lui **rendre la gaieté** qui lui manque et d'effacer ses soucis. Si le poème décrit la beauté de Léopoldine, sa jeunesse et sa joie, s'il montre la complicité entre la fille et le père, ce quatrain est l'un des rares à exprimer toute l'importance de la petite fille capable de transformer son père.

Poème VIII :

- Le poète insiste d'abord sur la **beauté physique** de sa fille avec des épithètes qui décrivent son visage « pâle », « rose », ses cheveux « grands ». Si elle est dite « petite », c'est pour mieux rendre une sorte de beauté de poupée parfaite. Car Léopoldine est belle, son front « charmant ». Hugo vante encore ses qualités morales. Ainsi ses yeux sont « purs » et au fond elle est comme la lampe qui les éclaire, « paisible ». Au fond, **c'est un accord parfait entre le physique et le moral qui s'exprime : Léopoldine incarne l'harmonie.**
- Hugo choisit de montrer sa fille comme un **être pur et sans défaut**. Il insiste sur son caractère bon et simple, il la montre attentive et croyante (voir son attitude face à la Bible), il en fait une sœur **ainée particulièrement aimante et dévouée à sa cadette**. Les quatre derniers quatrains montrent d'ailleurs que le bonheur paternel est tout entier dû à l'attitude et au caractère de Léopoldine. Avec sa sœur, elles sont des « anges ». Au fond, Hugo veut croire que ces deux belles âmes continueront de briller auprès de Dieu.
- **Leurs qualités** principales tiennent dans leur **bonté et leur dévouement**. L'un et l'autre font preuve d'un grand altruisme, Léopoldine vis-à-vis de sa jeune sœur, Charles vis-à-vis de sa jeune épouse. Leur **grandeur d'âme les distingue** du commun des mortels et les élève jusqu'au ciel.
- **La maturité de Léopoldine** s'exprime d'abord dans sa manière de se comporter avec sa sœur : elle lui apprend à lire, elle l'encourage et la protège. Elle sait dépasser son âge et se comporter comme « une aïeule ». Plus globalement, c'est la retenue et la modération de l'enfant qui traduisent sa maturité : sans excès, pleine de tempérance (v. 3 et 4), elle incarne la raison (v. 17). Sa sagesse est un modèle pour la cadette ; sa religiosité et son intelligence du texte biblique témoignent encore de son esprit éclairé : oui, Léopoldine est une enfant très mûre.
- Hugo se représente **en père particulièrement aimant et attentif dont** tout le bonheur ne provient que de ses enfants. En se montrant silencieux « j'écoutais », il rompt avec son statut d'écrivain : il n'est plus celui qui dit mais bien celui qui se tourne vers les autres et leur accorde toute sa disponibilité. Des expressions comme « joie immense », « mes yeux s'enivraient » insistent sur l'émotion paternelle : il est touché.
- **La métaphore de l'enivrement traduit la fascination émerveillée du père devant sa fille** : sa beauté, sa bonté, ses qualités en général lui font perdre la tête comme un vin trop fort. C'est une manière pour lui d'exprimer la puissance de son admiration. Le choix quasiment pléonastique d'associer dans les vers 27 et 28 le nom « silence » et l'épithète « ineffable » permet de renforcer encore l'expression de l'admiration paternelle : il est tellement enivré qu'il n'en trouve plus ses mots. Son bonheur est si grand qu'aucun mot ne peut l'exprimer.

Poème X :

- Par l'introduction du **discours direct, le poète rend la vie à Léopoldine**. Il ressuscite un moment de leur existence commune, un souvenir construit sur une anecdote, un épisode alors saisi sur le vif. Il recherche ainsi à créer un effet de réel de sorte que le poème échappe à la seule évocation nostalgique pour se transformer en épisode vivant, croqué sur l'instant
- Dans une **traditionnelle répartition des rôles, le lecteur s'attend à ce que la fille admire son père ; ici, le vers 27 exprime un retournement des choses** : c'est le père qui admire sa fille. L'emploi du mot « fée » traduit **la dimension magique de leur relation et tout le pouvoir de Léopoldine : elle détient le pouvoir de transformer la vie, en tout cas celle de son père. Ce vers exprime ainsi une exceptionnelle déclaration d'amour du père à sa fille.**
- L'emploi d'un **lexique composé de mots comme « paradis » ou « cieux » montre que le bonheur de Victor Hugo, entouré de ses enfants, est d'une telle intensité et d'un tel absolu qu'il estime avoir déjà accédé au paradis : en quelque sorte, l'amour de ses enfants, et notamment celui de Léopoldine, lui assure le paradis sur Terre**. Croire en Dieu pour espérer le rencontrer au Ciel revient, dans le discours poétique, à profiter de ses enfants, à croire en eux et à vivre un bonheur terrestre équivalent à ce que la quête de Dieu peut offrir au croyant.

IV. Quelles issues à la douleur ? Vers l'acceptation ?

Corpus :

- Pure Innocence ! Vertu sainte...
- À qui donc sommes-nous ? Qui nous a ? qui nous mène...
- À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt À Villequier

1. On dit des Contemplations que c'est le recueil de la connaissance. Comment, dans ces quatre poèmes, la connaissance est-elle représentée ?

- Dans Pure Innocence ! Vertu sainte..., Victor Hugo montre les deux vertus cardinales pour avancer dans le monde et accéder peut-être au savoir : ce sont l'innocence et la vertu. En réalité, elles sont les qualités qui autorisent à se rapprocher de Dieu ou de la compréhension des décisions de Dieu qui, seul, en fin de compte, peut aider à y voir clair. Dans À qui donc sommes-nous ? Qui nous a ? qui nous mène..., Hugo écrit ce demi-vers essentiel : « Dieu, tire-moi du doute ! » (v. 20).
- Le poème « À Villequier » va dans le même sens, qui montre le narrateur s'agenouillant devant Dieu et s'en remettant à sa décision, n'implorant plus de lui qu'un peu de compréhension et de pitié.
- Il n'y a que le poème « À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt » pour montrer la persistance du doute : du moins, entre Hermann et le narrateur, il reste une vraie opposition sur les attitudes à avoir et la conception à adopter quant à la connaissance de la destinée humaine. Toutefois, le narrateur a choisi son camp, le respect des morts et, par-delà, l'acceptation de la décision divine.

2. Ces poèmes disent aussi le mystère de la condition humaine. Comment le poète exprime-t-il son besoin de comprendre le sens de la vie ?

Les quatre poèmes montrent la persistance de l'interrogation. La condition humaine est suffisamment mystérieuse pour que le narrateur s'oppose à Hermann (deux consciences qui s'affrontent ? ou bien Hermann n'est-il que le double contradictoire du narrateur ?).

Dans « À Villequier », le narrateur montre sa peine et ses difficultés à comprendre les intentions de Dieu et dans À qui donc sommes-nous ? Qui nous a ? qui nous mène..., les nombreuses interrogations contenues dans le texte témoignent bien de la difficulté à envisager un cheminement cohérent qui aboutirait à une issue logique.

Il n'y a que le poème liminaire pour sembler plus confiant : l'innocence et la vertu sont les qualités requises pour percer le mystère de la condition humaine ; mais comment se fait-il, alors, que Léopoldine si innocente et si vertueuse ait été ainsi condamnée à mort alors qu'elle avait toute la vie pour aller au bout du mystère ?

3. La référence à la mort de Léopoldine est ici beaucoup moins immédiate. Pourquoi ?

La mort de Léopoldine n'est plus abordée directement pour elle-même : elle sert en réalité de point de départ, involontaire et subi, à une réflexion plus globale sur le sens de la vie et la réalité de la condition humaine.

4. Poèmes de la résignation, ou de la douleur qui doit s'apaiser, les *Pauca meæ* expriment la rencontre de Dieu, mais aussi la puissance et le mystère qui caractérisent ce dernier. En quoi ces quatre textes transcendent-ils l'épreuve subie par Hugo avec la mort de sa fille ?

Les quatre poèmes expriment de manière synthétisée le parcours de Victor Hugo face à Dieu. D'abord confiant, et persuadé du fait que Dieu reconnaît les siens, les innocents et les vertueux (cf. Pure Innocence ! Vertu sainte...), Hugo tombe dans le doute et la remise en cause de Dieu, tant il juge la mort de sa fille injuste et inexplicable. C'est le propos porté par les poèmes À qui donc sommes-nous ? Qui nous a ? qui nous mène...et « À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt ». Dans un troisième temps, après un long moment de doute et de révolte, il s'en remet définitivement à Dieu dont il conçoit ne pas pouvoir comprendre tous les desseins : il se montre humble et résigné dans « À Villequier ».

5. Dans quelle mesure, à la lecture des quinze poèmes qui l'ont précédé, le texte « À Villequier » figure-t-il une sorte de première conclusion logique ou au contraire inattendue ?

Conclusion logique ou inattendue, le poème « À Villequier » montre un changement d'attitude complet du poète qui cesse d'incriminer Dieu de la mort de Léopoldine. En renonçant à la révolte et à la colère, en se montrant humble et reconnaissant du mystère et de la force toute-puissante de Dieu, Hugo redevient un simple mortel : il abandonne en quelque sorte sa prétention à une quelconque supériorité ; il n'est plus le guide de l'humanité, celui à qui Dieu confierait ses secrets. Il est à nouveau un homme comme les autres qui ne peut implorer de Dieu qu'un peu de mansuétude et de pitié.